

HISTOIRES SERAPHIQUES

Poèmes
et Récits

Jeanne RIBAUOUR

P R O L O G U E

L E S A I L E S

Elles n'ont jamais été déployées
ces ailes

Elles n'ont jamais été employées

Nous en avons tous
mais nous ne le savions pas

Elles étaient là dans notre dos
comme un fardeau immatériel

Un petit morceau
du ciel

Elles étaient là sur l'enfantine peau
au-dessus de l'échine douce
comme une promesse
qui pousse

Largement écartées

Agencées pour le vol

Qu'en avons-nous fait ?

Qu'en avons-nous fait ?

Fermons les yeux

Ouvrons les mains

Et soyons enfin prêts
à essayer
ces ailes

PREMIER RECIT : LES ELFES

Ils formaient une troupe légère, presque invisible. Ils se déplaçaient sans bruit. On les devinait, mais ce n'était peut-être que leur reflet, derrière une porte, ou encore derrière une vitre.

Ils épiaient.

Ensuite ils s'envolaient, fendant l'espace pur, déployant tout à coup leurs ailes à la façon des oiseaux. L'air emplissait alors leurs poumons juvéniles et la bonne sueur de l'existence se transformait en eau rafraîchissante sur leur peau.

Ils étaient quatre. Mais on n'en pouvait jamais compter que trois à la fois. Ils étaient impairs par nature et jamais on ne vit un couple de ces elfes insaisissables. Jamais non plus un seul, égaré, traînant à la suite des autres. Dans ce cas-là qui est tout à fait plausible, seule l'oreille en percevait trace : c'était comme une plainte dans le feuillage, on la confondait avec le vent.

Ils aimaient ensemble une femme qui n'était pas leur grand-mère. Elle n'était d'ailleurs la grand-mère de personne car elle n'avait jamais eu d'enfants. Peut-être n'était-elle pas assez âgée pour être grand-mère ? Mais tout bien considéré c'était une grand-mère, car elle avait sur la vie un pouvoir déconcertant. Elle traitait la vie à la légère et ceci rassurait les trois elfes apparents et le quatrième qui, tout seul, se contentait de gémir dans les feuillages.

Entre cette femme et la vie existait une zone ombreuse absolument merveilleuse. Un endroit obscur où se réfugiait tout le bric à brac des embêtements existentiels. Quand on l'observait derrière la vitre on voyait bien la façon qu'elle avait de détourner son regard, ostensiblement, de ces choses. Elle l'élevait au-dessus, pour voir ce qui s'offrait plus loin. On comprenait qu'elle considérait que ces bêtises ne la concernaient pas et puis voilà.

Peut-être était-ce une fée ?

Elle escamotait purement et simplement ce qui dérangeait sa vision joyeuse du réel.

La rencontre se faisait par-dessus toute une génération blottie dans la zone ombreuse. Une génération un peu stupide, éprise de responsabilités et d'austères réalisations.

Les elfes rigolaient derrière la vitre. Ils exultaient, passablement ivres de cette liberté imaginaire que la femme faisait naître par seul effet de son regard. Ensuite, ils tournaient le dos à la fenêtre et exerçaient leurs yeux autant que faire se peut. Quelques fois ils arrivaient en chœur à l'harmonie suprême. Ils voyaient alors un réel irréel plus vrai que nature. Ils en restaient éblouis et tremblaient à l'idée que cela ne se reproduise plus jamais.

Mais on pouvait toujours compter sur le miracle.

La femme avait une conscience aiguë de leur présence. Dès qu'elle les sentait là, cachés dans les reflets de la fenêtre, elle s'animait.

Elle les chérissait sans connaître leurs noms. En avaient-ils ? Elle ne s'en préoccupait pas. Au besoin elle en inventait, mais ce n'étaient jamais les mêmes, si ce n'est une assonance infiniment reprise. Ezechiel, Nathanaël, Gabriel ou Joël... Elle leur donnait toujours des ailes.

Chaque soir elle les attendait. Ils venaient ou ne venaient pas. Quelle importance ?

Le temps passait. L'univers se bétonnait mais ils n'en avaient cure tant leur âme était vivace et leurs projets incessants.

Ils s'élançaient hardiment au-dessus de la forêt pétrifiée qui se recroquevillait lentement, engloutissant des êtres qui ne vivaient plus qu'en circuit fermé. On pouvait les voir au passage, tapis les uns contre les autres dans des buissons grisâtres, n'observant plus, d'un œil malade, que le reflet mécanique du réel.

Ils survolaient tout ça. Jamais ils n'avaient l'angoisse de sombrer un jour dans ce chaos.

Il faut dire qu'ils avaient un sang très rouge. Leur chair était une matière précieuse, translucide, gracieusement nourrie par ce sang généreux. Apte, dans sa blancheur, à faire vivre et admirer, à faire resplendir l'essence infinie de toutes les couleurs. Pour les yeux de qui ?

Pour les yeux de la femme où se réfugiait l'avenir.

Ils planaient lentement au-dessus de sa maison. C'était un vol gracieux irisé de soleil. Une joie muette les entraînait, il arrivait parfois qu'ils se bousculent un peu, entrechoquant un bras contre un mollet vibrant de plaisir, ou encore un menton contre un talon, mais ce n'était qu'une répercussion du bonheur d'exister.

La femme les guettait en abritant ses paupières avec ses mains pour ne pas être éblouie par le soleil. Elle les attendait sans manifester son impatience. Pour mieux les attirer elle faisait semblant de les ignorer dès qu'elle les avait aperçus. Elle retournait à d'obscuras tâches ménagères. Elle grattait l'âtre de la cheminée, emplissant de cendres une vieille pelle tordue, et s'en allait jeter ces cendres au fond du jardin. Ensuite elle froissait bruyamment du papier imprimé, plein de mots inutiles, entassait ces boules grises dans le foyer. Jetait un peu de fagot sec sur le papier et préparait ostensiblement les allumettes afin que tout soit prêt quand le crépuscule alanguirait enfin le vol indépendant de ses jeunes amis. A cet instant béni ils viendraient se blottir dans les parages, elle le savait. Leur cœur battait alors au rythme lent de la curiosité. Elle serait le point de mire de leur regard innocent. Il suffirait de craquer une allumette et le feu aidant ils seraient captifs un bon bout de temps.

Ce n'était qu'un peu de ruse pour un peu de plaisir léger. Cette femme ne mangeait pas les enfants. Elle les aimait. Elle se nourrissait de leur présence. Elle s'en délectait avec les yeux, avec les oreilles, mais ces émois n'étaient que peu de chose à côté du sentiment sublime et inexplicable qui l'emplissait à les savoir là, tout près, à l'affût en quelque sorte.

En attendant leur venue il suffisait que passe le temps. Un temps précieux, certes, mais sans grand intérêt à cause de la forêt morte et de sa faune condamnée. La femme s'asseyait près de la fenêtre, elle ouvrait un livre et quelques morts ressuscitaient futilement pour lui tenir compagnie. Elle souriait et finissait par fermer les yeux, subjuguée par ce miracle provisoire.

Les elfes ne se doutaient de rien, tout occupés à leur vol diurne.

Le temps les unissait peut-être et c'est parce que les elfes et la femme mangeaient le temps comme du pain tendre qu'ils avaient fini par se rencontrer au seuil de la nuit.

En général le temps se compte comme de la monnaie, ou bien encore il se vend. Certains le tuent. Rares sont ceux qui le contemplent car la chose est risquée. Voir tourner les secondes évoque en effet le rythme inéluctable de la mort. On peut en devenir fou sans y prendre garde.

Mais eux, par gourmandise, ils le mangeaient. Les heures douces et savoureuses les nourrissaient d'un grand bonheur de vivre. Et quel bonheur de contempler ce qu'on mange !

Les elfes dévoraient le temps par une sorte d'impatience naïve, ils avaient le sentiment d'exister pleinement et voilà tout. La vieille femme le savourait. Chaque bouchée était un mélange composite de nostalgie et de conscience aiguë du présent (instant royal, cadeau céleste dont la durée incertaine vous a un fumet fugace

absolument hors de prix) La nostalgie n'était qu'un épice, comme la sarriette dans la sauce, un zeste suffisait. La nostalgie était là pour accentuer le relief de l'instant, pour les ombres et la lumière des sentiments... En effet, cette femme avait oublié son enfance et il ne lui restait de sa jeunesse qu'un amour violent pour la jeunesse en général. Avoir été jeune il y a longtemps créait en elle des liens de parenté absolument viscéraux avec ce qui est neuf, résolu, intact. Les lenteurs de l'âge s'accommodaient tout à fait avec ces choses. Elle cousinait de grand cœur. C'était une façon de contempler la mort sans faire d'histoires et peut-être une façon de se rassurer à propos de son approche. Qui saurait le dire ? En tout cas la chose est certaine la gourmandise leur était à tous d'un grand secours.

Les elfes frémissaient de rire, et le rire était comme du vin. Ils buvaient leurs rires et après ils étaient un peu pafs. Là-bas, au delà de la zone d'ombres qu'ils évitaient délibérément du regard, la grand-mère attendait. Elle se dressait comme un écran magique entre leur folle impatience et les innombrables tristesses dont on ne leur avait jamais parlé mais qu'ils pressentaient vaguement. Sa silhouette les rassurait.

Qu'allait-elle dire ou faire aujourd'hui ?

La plupart du temps elle se taisait et restait immobile. Cela suffisait à leur bonheur.

En réalité elle se contentait de percevoir leurs émois et ces émois aussitôt s'amplifiaient. Ils prenaient des résonances sublimes. Ils vous tordaient les tripes. Les elfes dansaient, trépignaient, s'entrechoquaient absurdement sous l'œil de la vieille dont l'iris s'irisait de gaieté. Et toute la mélancolie du savoir, cette mélancolie qui fait toujours un peu peur à la tombée de la nuit, voilà qu'elle se muait en triomphe gratuit !

Chaque soir elle les attendait. Mais parfois ils oubliaient de venir. Elle faisait alors comme s'ils étaient venus et, se contentant du vol des oiseaux et de l'ombre étirée du vieux frêne sur le sol du jardin, elle riait toute seule. Elle prononçait leurs noms : Ezechiël, Nathanaël, Ariel... Toutes ces ailes bruissaient bruissaient bruissaient et pourquoi faudrait-il pleurer ? Elle avait la certitude qu'ils reviendraient et n'en démordait pas.

Ils revenaient. Etait-ce eux ou bien d'autres elfes ? Elle ne s'en souciait pas tant la ressemblance était parfaite. Ce qui importait c'était de les voir enfin.

Ils formaient une troupe légère, presque invisible. Ils se déplaçaient sans bruit. On les devinait mais ce n'était peut-être que leur reflet derrière une porte, ou encore derrière une vitre.

Rassurée, elle allumait le feu. S'asseyait près de la flamme, et son visage ainsi éclairé s'animait d'une vie dansante. Il était comme un visage de ressuscité, celui qu'on imagine aux morts et qui console.

Elle ne voulait pas être consolée et voilà qu'elle était consolante à cause du feu qui se reflétait sur son front, sur ses joues, sur son nez. Le feu mettait de l'or dans ses cheveux poivre et sel, il échafaudait des pensées dans son regard paisible et somnolent. Imposture ?

Les elfes s'extasiaient et se taisaient. On n'entendait que le crépitement sec et vif de la flamme. Parole venue tout droit de l'arbre fendu. Arbre venu tout droit de la terre où dorment les morts. Mais personne ne pensait à ces morts. Ni à la mort, cette abstraction suprême trop difficile à concevoir pour un humain cerveau. Les elfes et la vieille écoutaient la vie dans ces chuchotements du feu. Et la vie dévidait ses secrets. Des secrets illusoires, des secrets éphémères. La vieille posait ses mains sur ses genoux, doigts tendus vers la flamme. Elle était bien.

Certains soirs, orage ou pas, les elfes s'excitaient de joie et devenaient fous. Les portes et les fenêtres s'ouvraient, d'énormes courants d'air s'organisaient et les elfes

mettaient tout sens dessus dessous chez la vieille. Elle ne s'en formalisait pas. Au contraire, elle reculait dans un coin pour leur laisser toute la place. Elle riait, elle applaudissait, absolument dépourvue d'intelligence tout à coup.

C'était un sabbat infernal d'une violence inouïe. Les murs vibraient le toit semblait prêt à s'envoler et tous les pauvres meubles étaient par terre. Les trois chaises vermoulues dressaient leurs pattes vers le plafond, le vieux bahut, portes béantes, laissait voir ses trésors de confitures translucides et d'assiettes peintes. Les elfes n'en pouvaient plus de rigolade. Ils se jetaient sur la confiture et la confiture dégoulinait. Ils se jetaient sur le pain et la miche s'émiettait sur le carrelage. Entre deux cris stridents on entendait comme un petit fond sonore ce doux bruit de mâchoires qui donne vie à la nourriture. Le pichet d'étain rebondissait sur le sol, l'eau se répandait devant le feu et les pommes s'égeyaient d'empreintes de dents.

Tout à leur plaisir les elfes s'entre-tuaient activement sans savoir pourquoi, juste pour ne pas rester inactifs. Il y en avait toujours un en train de mourir et la chose était d'une beauté poignante. On aurait voulu que ça ne finisse jamais. Il étendait les bras, il penchait la tête, un souffle ténu s'échappait de ses lèvres serrées, un frémissement venu des talons le secouait tout entier. Ensuite, paupières closes, il expirait peut-être. On pouvait admirer sa chute très lente, comme celle des feuilles en octobre. Un dernier râle ponctuait l'instant solennel où son corps épousait enfin le sol. Le corps gisait, parfaitement immobile, dans une pose théâtrale et puis tout à coup ! Tandis qu'Ezechiël titubait sous les coups de Nathanaël, Ariel renonçait à la mort ! Il se dressait pour se mêler au nouveau pugilat et on ne s'y retrouvait plus du tout ! Le désordre était indescriptible et la vieille finissait par porter la main à ses oreilles à cause du tapage.

Son regard s'attardait sur ces morts provisoire avec un peu d'angoisse mais dès que Nathanaël ou Ariel se redressait soudain avec pugnacité cette angoisse se muait en plaisir. Quelque fois une assiette se brisait. Pire encore, un carreau de la fenêtre volait en éclats. La vieille s'en foutait. Elle était toute à ce plaisir bien connu que la fiction fait naître dans les âmes. Elle rigolait. Elle ne quittait pas les elfes des yeux. Elle ne pouvait se rassasier de l'étrange douceur qu'irradiaient ces chairs juvéniles dans la violence du corps à corps... ici une nuque très blanche agrémentée d'une mèche de cheveux mouillée de sueur... là une main un peu courte aux doigts neufs, aux ongles luisants., et toujours toujours ces lèvres très roses, presque rouges, imprégnées de salive comme de suc... Elle humait les odeurs acides qu'exhalaient ces corps impubères. Elle avait le sentiment d'assister à la naissance du monde et se sentait prodigieusement réconfortée.

Ces bagarres avaient la fragilité d'un rite établi depuis des temps immémoriaux et leurs recommencements incessants la rassuraient. Elle savourait ces simulacres qui l'aidaient à mesurer l'exacte vérité de la violence. Ils l'entraînaient au seuil de l'oubli.

Dans son dos s'étendait la zone d'ombres où croupissaient des prisonniers. Certains, plus âgés qu'elle, y attendraient longtemps une mort toujours différée. Elle ne voulait plus penser à ces choses. Quand certaines images lui revenaient, pffft ! elle les effaçait ! C'était comme un vaste coup de chiffon sur le tableau noir de sa vie. Et tous ces prisonniers de la zone d'ombres elle les aimait comme on aime les morts.

Ils vivaient cependant et la vieille, par contre, était déjà en esprit dans ce passage périlleux où l'on traîne un peu la semelle avant de s'en aller pour toujours. Elle s'en réjouissait timidement. Pour juguler ses craintes, eh bien, elle contemplait les elfes. Ils ouvraient une voie de lumière.

Ils s'en iraient et reviendraient encore, elle le savait. Ils formaient une troupe légère, presque invisible. Ils se déplaçaient sans bruit.

DEUXIEME RECIT : LE GERANIUM

Ici, l'ange de Tobie ne viendra jamais.

Où se poserait-il ? Les maisons n'ont pas de seuil. Véritables forêts de béton elles s'élancent toutes vers le ciel. Leur ventre contient un univers soigneusement cloisonné où la vie, tout compte fait, n'est plus qu'attente de la mort...

Au neuvième étage, un géranium est là sur le rebord d'une fenêtre, comme un enfant frileux. Ses tiges noirâtres sont gonflées d'eau croupie. C'est l'hiver. Mais cinq petites feuilles vertes annoncent qu'il fleurira peut-être...

S'il tient jusqu'en avril ! pense une femme fanée qui l'observe derrière la vitre, tapie dans la chaleur suffocante de l'immeuble. Jessica. Une femme qui attend la mort.

Tout à coup, le soleil inonde la fenêtre !

Le géranium rutil et Jessica se met à lui parler sans qu'il puisse se l'entendre car elle n'ose pas ouvrir la croisée. Là ! mon beau ! Profite ! Ça ne va pas durer ! Soleil de février, plaisanterie de teinturier !

Elle se tient toute droite contre la vitre. Son corps osseux étroitement serré dans un kimono défraîchi ressemble un peu au géranium. Le soleil s'enhardit. Il s'empare d'elle. Il l'embrase peureusement...

Toutefois, dans ces zones dites urbaines qui ne sont que forêts de béton l'hiver a ses lois. Le soleil n'a droit qu'à un bref salut sur les choses.

C'est pourquoi, aussi vite qu'elle a surgi la resplendissante lumière s'étirole et le géranium ternit.

Le voici qui grelotte à nouveau dans un univers gris tandis que les hautes parois percées de mille fenêtres échangent avec le ciel une froidure incolore.

Pauvre géranium !

Encore émue par cette furtive caresse partagée, Jessica le prend en pitié. Elle s'empare de lui et referme précipitamment la fenêtre.

Le voici posé sur du Formica blanc. Isolé du froid et percevant toujours les bons effets de la lumière diurne. Mais il suffoque en secret dans cette atmosphère surchauffée.

Il ne dit rien. Sa fonction est d'écouter la parole humaine, un point c'est tout.

Jessica lui parle. Elle le maternelle. Elle tripote les petites feuilles vertes, elle tasse du bout du doigt la terre noire que le froid a durcie. Elle verse ensuite un peu d'eau sur ce terreau gorgé de substances chimiques dont elle est incapable d'imaginer la provenance. Elle sait seulement qu'avant d'être enfournée dans le pot de grès cette matière friable a été prélevée dans un grand sac plastifié.

Le contenu du pichet est absorbé par cette terre morose et Jessica s'éloigne pour chercher ses cigarettes.

La fumée du tabac embrume maintenant la fenêtre. Elle envahit sèchement le

géranium, elle s'entortille autour de lui.

Le voici asphyxié d'âcres senteurs bleuâtres. Incapable de protester...

Jessica s'en fout.

Son amour pour le géranium est épisodique. Après tout, ce n'est qu'une plante moribonde et nous sommes tous appelés à mourir.

Mais en attendant cette putain de mort il faut manger !

Jessica qui a complètement oublié le géranium s'affaire : elle ouvre une boîte de conserve. Elle en expédie le contenu dans une casserole. Et pendant que chauffent sur le gaz les petits pois ou les lentilles elle jette la conserve dans le vide-ordures : clac !

La boîte cisailée dégringole dans un tunnel... on l'entend valdinguer... valdinguer... Une cascade d'échos métalliques se répercute dans les entrailles de l'immeuble. Jusqu'où ira cette boîte ?

Clac ! Le couvercle du vide-ordures est rabattu d'une main autoritaire. On n'y pense plus.

Jessica mange debout. A l'aide d'une cuiller en bois elle pioche dans la casserole, et puis elle mâche avec précipitation les petits pois ou les lentilles. Elle ne se préoccupe que du bon fonctionnement de ses dents : des dents de résine blanche, toute neuves, entièrement payées et remboursées la semaine dernière (à soixante pour cent).

Le fonction masticatoire s'accomplit comme un jeu, et c'est là encore une victoire contre la mort.

Jessica écarte les orteils en signe de satisfaction, et dans la moiteur des savates ses orteils frémissent, ils se recroquevillent de plaisir à l'extrémité de son corps. Ils rendent hommage à la prothèse...

Mais peu à peu un souvenir lointain s'immisce dans cette béatitude animale. Un zeste de mélancolie vient troubler le travail de ces dents trop blanches, trop neuves, qui broient n'importe quoi.

Qu'est-ce que c'est ? Le goût du pain ? Le goût du pain et peut-être le goût des framboises ?

Va t'en savoir !

Jessica hausse les épaules. Elle n'a rien à faire de telles réminiscences, ici, à cent lieues du vide, dans ces zones dites urbaines que les anges ont désertées. La vie (ou ce qui vous en reste) est chose si fragile ! Un rien peut vous en défaire ! Il faut être très prudent et bannir tout ce qui ressemble à une émotion.

Elle soupire. Elle rince vite fait la casserole et la pose dans l'égouttoir.

Hélas... une image est venue se greffer sur cette saveur subtile qu'on ne peut oublier... Jessica voit maintenant l'empreinte de quatre dents de lait sur la chair molle d'un morceau de pain.

Cette image est là dans sa tête et rien, semble-t-il, ne pourra l'en déloger. D'un geste rageur elle tire une chaise au hasard et s'assied à côté du géranium. Bien droite. Son torse émerge de la surface de la table exactement comme une plante en pot.

Elle ferme les yeux. Elle sait que dans son dos, entre le placard et le frigidaire luit un téléviseur éteint. Mais on ne répond plus à ça ! se dit-elle lèvres serrées, toute entière

livrée à la peur. On n'y pense même plus ! Il y a belle lurette qu'on a renoncé à faire entrer dans sa cuisine toutes ces images en couleur et le tapage qui les accompagne, Merci bien ! Ces artifices crépitants n'amuse plus ! Ils aident à attendre la mort, c'est vrai. Mais à la longue ils vous endorment et au bout du compte vous êtes toujours là !

Le goût du pain... la gelée de framboise... le goût du sang... les petites dents vivantes qui tremblent... Implose-t-on d'un seul coup ?

Indécise, l'enfant édentée se tient au seuil de l'oubli et le silence qui règne dans la cuisine garde cette vision et la rejette. L'âme de Jessica plonge en état d'effrayante sécheresse. L'aridité de ce silence atteint peu à peu un paroxysme quasi insupportable.

Est-ce la mort, enfin ?

Non. Ce n'est pas elle. Pas encore. On n'explose pas pour si peu... pour un petit souvenir de rien du tout... Ce serait trop bête ! Il faut trouver un dérivatif. Réfléchir ? Ou peut-être écouter si la vie est toujours là ?

Jessica prête l'oreille. Elle entend peu à peu tous ces bruits assourdis qui, comme des soupirs, peuplent la vie du grand immeuble : derrière des parois bien huilées un ascenseur glisse quelque part à cent lieues du vide, une porte se ferme, une serrure grince, une voix (ou l'écho d'une voix) vibre dans quelque corridor éloigné. Mais tout cela existe-t-il ?

Les pieds de Jessica se sont mis à bouger sous la table ; ils ne sont plus comme des racines immobiles. Ils se dégagent prestement de leur prison moite car l'ange de Tobie approche... peut-être...

L'ascenseur glisse une fois encore derrière les parois bien huilées. Mais qui va s'en soucier ? Jessica tend la main vers le géranium. Elle compte ses feuilles : une, deux, trois...

Et puis ses pieds s'immobilisent car la nuit est proche maintenant. Mille petites lumières viennent de surgir dans ces zones dites urbaines qui ne sont que forêts de béton.

TROISIEME RECIT : LA MUSE

Au-delà des varechs noirs la mer est là comme un liseré liquide, on l'entend respirer.

- Putain que c'est beau ! dit Jonathan.

Sa voix résonne dans la nuit, petite parole-musique ou défi ? Il est accroupi sur le seuil de la maison, il est encore essoufflé d'avoir tant couru. Son regard erre ici et là. A côté du vieux puits dont la silhouette s'estompe dans l'obscurité naissante on pourrait dire qu'il y a quelqu'un... une femme... nichée dans la masse confuse de ce qui est peut-être un tamaris... En effet, à cet endroit précis, Jonathan croit apercevoir de temps en temps une forme très douce. Chaque fois que la brise de mer s'élançe et que s'accroît la mystérieuse respiration nocturne cette femme irréelle lève un bras. Oui, un bras. Et c'est comme si une manche se détachait soudain de quelque tunique ! La manche se tord. Elle se déchiquette avec des bruissements secs. Ensuite le vent se pose et la femme baisse le bras jusqu'à la rafale suivante.

Est-ce bien un bras ? Fasciné par l'énigme de l'arbre, Jonathan écarquille les yeux. Ne serait-ce pas plutôt une aile ? Dans ce cas, décrète son esprit enfiévré, la femme blottie dans le tamaris est un ange ! Putain ! Si c'est un ange comme il en existe dans la Bible, Jonathan ne veut pas le savoir ! Les miracles ne lui font plaisir que s'il les invente ! Tandis qu'une femme ! Ah ! une femme ! Le rêve s'ouvre... Jonathan s'étire. Il pousse un cri guttural.

- OUA...OUH...OUH...

Vraiment, il se sent bien. Il y a cette bonne saveur iodée qui vient nourrir ses poumons, et puis il y a la nuit qui laisse planer sur les choses un doute exquis. Il est crevé, d'accord. Il a couru des heures et des heures avec le poids du sac qui lui sciait l'épaule. Mais au coucher du soleil la maison lui est apparue.

Un peu minable, c'est vrai. Toit de tôle et murs de parpaings. Cependant elle offrait tout ce qu'il faut au voyageur. Il y avait cette flaque d'eau saumâtre qui luisait au fond du puits : de quoi se débarbouiller. Et puis ce fil gainé de noir, fragile, bousculé par le vent, qui promettait un peu de lumière. Bien sûr, fiché comme ça dans le mur, c'était un lien. Un lien entre la maison et ces zones dites urbaines dont Jonathan ne veut plus entendre parler : béton et merde. Mais une lampe, tout de même ! Ça peut aider à ranger ses affaires, à dérouler le duvet pour dormir, à noter des choses...

L'aventure est commencée. Maintenant que le saut est fait on peut envisager cela comme un récit. Un roman ? Un film ? Bon. Il s'en allait à l'aube comme un voleur. N'emportant dans son sac noir que sa vieille Bible, du papier et un stylo. Cet attirail (désuet) ne pesait guère, et ses pieds ne faisaient qu'effleurer le sol tant il se sentait léger. Effets de brume. Silhouette imprécise. Mais je passe au présent, c'est plus cinématographique. Comme un voleur. Voleur ? Il le devient un peu plus tard. Sans y penser. Les images se font plus nettes. Il chaparde ici et là aux étalages. Ses mains tremblent. Mais comment le faire sentir ? Il jette à la hâte tout un tas de trucs dans son sac : des conserves, du pain sous Cellophane, quoi encore ? Il faut de la couleur. Un litre de vin violet dans une bouteille plastique, un bocal brun de Nescafé et pour finir quelques paquets de cigarettes bleues. Un grand énervement muet perturbe ces gestes dont il n'a pas l'habitude. Il est en train de devenir un héros. Un authentique héros. IL EST UN HEROS... Et la ville, à la naissance du jour, qui se montre étrangement complice ! Heureuse, peut être, que Jonathan l'abandonne ? C'est une idée à creuser. Les vigiles dorment tous. Pas un n'entend l'écho précipité de ses semelles sur le ciment gris.

Tout se passe comme dans un livre très très bien écrit. Galop... peur au ventre... silence.

Mais la vie, toute pleine de murmures marins, reprend ses droits. Le héros palpe machinalement son sac posé à côté de lui. Il rêve encore un peu, mais avec paresse. Il se voit en train de courir tandis que la ville s'éloigne à toute vitesse. Ce ne sont plus qu'effilochures d'images. A quoi pense-t-il ? A rien. Sa tête est vide.

C'est parfait. Si on cherche le pourquoi et le comment, on se gourre. Laissons flotter l'intellect. Jusqu'à ce que cette route (empruntée au hasard) s'effrite sous ses chaussures, jusqu'à ce que le tracé de sa course soit rompu par usure du sol, il ne cherche pas à savoir où il va ; et là encore, figé sur place, perdant l'équilibre, il se contente de tourner la tête de tous côtés. Et c'est l'odeur de la mer, oui, l'odeur de la mer, une odeur tout à fait reconnaissable, qui le stimule. Elle s'annonce sur la droite. C'est par là ! C'est par là ! Il y va. Il bondit pardessus les obstacles (du bitume brisé), il plonge dans un maquis aride et ensoleillé. Quelques massifs d'ajoncs... quelques pneus usagés. Sur des bruyères desséchées frémissent de pitoyables lambeaux de plastique bleu. Nature et poubelle ! On s'en fout ! Chaque obstacle franchi est glorifié par la beauté du ciel. La lumière est d'une pureté étonnante.

Au terme du parcours elle s'opacifie imperceptiblement et la maison apparaît enfin, petit antre désaffecté nimbé de rose.

Voilà. C'est au point, Jonathan mastique un morceau de pain, de temps en temps il boit une bonne goulée de vin violet. Il reprend des forces.

Avec la nuit tout s'est encore assagi, on laisse errer son regard sur l'arbre, sur le puits aux contours noirs et bien entendu sur la mer. L'obscurité confond ces choses qui se font de plus en plus familières. On ne voit plus rien. On devine. On invente. La nature est muette. On aimerait lui dire merci.

Mais on préfère rester sur le qui-vive à cause du vent. Il surgit n'importe quand. Il brise le silence qui se peuple tout à coup de froissement végétal. Ça ne dure pas. Toutefois, après une attente absolument délicieuse, ça recommence.

Un chuchotement... Comme si le paysage vous confiait un secret... D'ailleurs, chaque fois que la petite sollicitation se fait entendre il y a cette femme dans le tamaris qui tend son bras en direction du large. Jonathan aimerait participer. Répondre. Mais il n'ose pas. La solitude l'intimide. C'est trop tôt, c'est beaucoup trop tôt, se dit-il. Il faut apprivoiser tout ça. Se mettre en condition. Imaginer... décrire... raconter dans sa tête...

Ça va venir. Justement la femme recommence ! Elle vibre. Elle se tortille. Sa robe fouette la nuit. Ce coup-ci le vent n'en finit pas de secouer l'arbre. Un vrai sabbat ! Qu'est-ce que j'entends ? Elle parle. Oui, elle parle. Mais il a beau tendre l'oreille, il ne saisit que des intonations.

- Tu es venu... tu es venu... et maintenant ?

Oui, c'est bien ça.

- Tu es venu... tu es venu... et maintenant ?

On dirait un refrain haletant. Une petite musique (atonale ? dodécaphonique ?). Jonathan opte pour la parole. Il évite de se laisser bercer par la solennité du rythme qui sonne comme un alexandrin. Il entend ça à l'étourdie, il emplit ses oreilles de sons... "u"... "u"... "an"... Il est heureux. Son esprit entre paresseusement dans un domaine familier, un domaine absurde où les mots jaillissent comme une eau de fontaine. Le nirvâna de la créativité...

- Tu es venu... tu es venu... et maintenant ?

C'est un appel. Une "incantation soyeuse", invente-t-il. Et le voilà ravi de sa trouvaille. Une "incantation soyeuse" ! C'est bon. C'est très bon, chuchote un censeur exalté tapi au fond de son crâne, un personnage toujours en éveil, tourmentant, qui oscille sans cesse entre l'extase et le mépris. "Une incantation soyeuse"... Tudieu !

L'intensité de la supplique et la douceur de la soie ! D'autres formules naissent : "Un hommage verbal de l'arbre", par exemple. Mais ce n'est pas aussi réussi. Jonathan efface. Il efface également cette "incantation soyeuse" dénaturée par "l'hommage verbal".

Il oublie ces bêtises. Charmé par ce langage irréel qui se faufile dans le vif mouvement des ramures, il ferme les yeux. Il imagine l'arbre en pleine lumière. Il voit ses branches. Elles sont si légères qu'on les croirait tissées de filigranes verts. Il y a aussi ces myriades de fleurs roses, minuscules, cotonneuses, qui peuplent le tamaris comme des flocons.

Mais la femme ?

Jonathan voit tout à coup cet ange fragile bien que ses yeux soient fermés et encore emplis des fleurs rosés du tamaris. Une silhouette séraphique étroitement enlacée au tronc et aux branches maîtresses est là, il en est sûr. Un messager du ciel.

- Tu es venu... tu es venu... et maintenant ?

Jonathan se garde bien d'ouvrir les yeux. Les fleurs roses s'estompent car c'est lui, maintenant qui va occuper l'espace scénique, il le sait. C'est lui qui se dresse (en rêve) une épée à la main. Une image sublime... un dédoublement grandiose... Il contemple cet arrondi de plumes très blanches qui emboîte ses épaules et donne à sa silhouette un poids céleste.

- Je t'attends ! dit-il en levant enfin les paupières.

Sa voix a résonné sans aucun faste dans cette obscurité majestueuse où rien ne se distingue vraiment. Elle manque de fermeté. Elle tremble un peu. C'est à cause du vent qui déplace et qui emporte tout, décide-t-il un peu déçu.

La solitude est vraiment une affaire bizarre. Elle ne répond pas à ce qu'on attend d'elle. Ce n'est pas facile du tout. Il faut faire alliance avec les choses... Il faut... Voilà de quoi gribouiller tout un livre ! se dit-il le cœur battant.

Mais le livre est encore dans son ventre comme un petit fœtus, et qui se soucie de son existence ? Qui ?

Jonathan est furieux. Il interpelle le tamaris.

- Je t'écoute ! hurle-t-il.

Aussitôt l'arbre se fige. Un étonnant silence laisse Jonathan subir l'écho de sa propre voix.

- Salope ! grogne-t-il alors sans conviction. Salope ! Tu es venu... tu es venu... et maintenant ?

Il boit un coup. Il rote. Il visse soigneusement la capsule de la bouteille pour ne plus être tenté.

- Maintenant je suis ici ! continue-t-il d'un ton faussement amical. Me voilà, ma poulette ! Et je vais te raconter ma vie. Accroche-toi à tes foutues branches et si le vent s'y flanque encore tiens bon ! Ne t'envole pas ! On y va !... Imagine que je viens de loin... de très loin... je suis crevé... j'ai couru... j'ai sué... j'ai les pieds en compote... Et maintenant que j'ai trouvé un coin tranquille j'ai envie de gueuler... Oui, de gueuler... OUAOUH ! OUAOUH ! OUA...OUH !... Tu as entendu ? C'est le cri de guerre du Kokomakébech ! L'homme qui court après sa voix !

Jonathan fait sauter la capsule et boit avidement plusieurs gorgées de vin.

- Je suis un bon sauvage, reprend-il avec une certaine complaisance. Vendredi est mon frère utérin et nous avons beaucoup de points communs. Nous avons fait enfance commune, mais ensuite... On s'est perdu de vue. Là-bas... d'où je viens... tu peux pas imaginer comment c'est ! glousse-t-il bêtement. Non ! tu peux pas ! Et c'est la mer qui t'en empêche ! Tu n'arrêtes pas de la regarder et tu tournes le dos à tout le reste. Tu es une attardée, tu m'entends ? Il renifle.

- Tu es venu... tu es venu... et maintenant ?

Il s'esclaffe, ravi de son imitation de voix féminine. Le tamaris est d'une immobilité parfaite. Jonathan lui jette un regard de haine.

- On peut considérer que je suis jeune, reprend-il après avoir tripoté un bon moment la bouteille d'un air pensif. Je n'ai pas plus de trente années d'existence, ajoute-t-il d'un ton sentencieux, et leur foutue connerie a fait de moi un vieillard ! Et pourtant... j'ai toute ma sève...

L'arbre frémit.

- Comment t'expliquer ces choses ?... On marche... on marche... comme n'importe qui... on va... on vient... (il soupire). Mais voilà... On a un secret... C'est une affaire ancestrale, note bien. Il y a plein de types avant toi qui ont marché comme ça avec un secret dans le ventre. Mais aujourd'hui, comment te dire ? Ce n'est plus du tout respecté. Ils ont tout médicalisé. Nom de Zeus ! poursuit-il avec indignation, si le rêve est une maladie elle a sa noblesse, non ? L'arbre ne répond pas.

- Une maladie ? Ils appellent parfois cela une affection. Et une affection, ça se soigne. Ils ont établi des catégories : les affections graves et les affections bénignes. Si tu les écoutais, tu n'aurais plus du tout envie de proclamer ce que tu affectionnes ! Je vais te dire, conclut-il avec délectation, je suis venu me réfugier ici parce que je suis incurable.

Il avale encore un peu de vin. Il essaye de jauger ce qu'il en reste, mais sans succès. Pour finir, il secoue la bouteille. Un petit clapotis le rassure.

- Ils ont tout mis au point pour des types comme moi ! poursuit-il d'une voix solennelle et pâteuse. Ils se sont arrangé pour détruire le virus et ils y sont presque arrivé. Ecoute bien ce que je vais te raconter. Ils ont trompé le monde ! Et je me demande si c'était bien prémédité. Je croirais plutôt qu'ils ont été victimes d'un processus. Primo, ils ont inventé pour tous les rêveurs des appareils tout à fait semblables à ceux des hôpitaux. Imagine un écran gris. En dessous de cet écran des petites touches avec des lettres, exactement comme les bonnes vieilles machines à écrire. Fastoche ! On tape du bout des doigts sur le clavier et hop ! la maladie sort en lumière sur l'écran. Tu la figoles Tu changes les mots comme par magie, tu effaces, tu rallonges, l'électricité fait tout le boulot à ta place. Quand ta maladie te semble accouchée dans sa plus exacte proportion, vite ! vite ! tu appuie sur un autre bouton ! Et clac ! clac ! clac ! la voilà qui s'en va, noir sur blanc, en autant d'exemplaires que tu veux pour que les gens la lisent. C'est extraordinairement pratique, extraordinairement commode. Tous les malades, même les malades légers, même les personnes qui ne sont pas encore contaminées peuvent ainsi à toute allure produire des centaines de copies d'un mal qui n'a pour ainsi dire pas cohabité avec leurs viscères. Génial, non ? Et pour que la destruction du virus soit tout à fait efficace le processus de désintérêt entre simultanément en action. Est-ce que tu me suis ?

L'arbre ne bouge pas.

- Est-ce que tu m'écoutes ? hurle Jonathan. Le DE...SIN...TE...RET ! On t'a procuré un procédé technique ultra perfectionné et parallèlement on se contrefiche de ce qui sort de cet appareil.

L'indifférence de l'arbre atteint une apogée irritante.

- Je n'ai jamais touché à ces engins, dit Jonathan morose. Tout ce que j'en sais c'est par ouï-dire et c'est mieux comme ça. Ils coûtent la peau des fesses et je n'ai pas un kopeck. Moi ! s'écrie-t-il en élevant le ton, je cours après ma voix ! Je suis le grand Kokomakébech ! Le bon sauvage qui danse pieds nus... Je crois au pouvoir rituel de la plume en or d'où s'écoule la vie... Est-ce que tu peux comprendre ça ? L'arbre se tait.

- Mais au bout du compte je me demande si je ne dramatise pas, continue Jonathan rasséréiné par cette image de lui-même dansant pieds nus. Il n'y a pas tant de différence entre le naturel et l'artificiel... Ce qui a de l'importance c'est le rêve. Et moi, je

suis plein de rêves ! Oui, plein de rêves ! Est-ce que ça entre en moi par les yeux ? par les oreilles ? par les narines ? Va t'en savoir ! C'est comme un souffle qui fabrique des images à l'intérieur de ma tête, et ensuite ces images veulent sortir. Elles bouillonnent. Elles crépitent. Elles s'agitent dans un désordre indescriptible et je suis sûr que si tu pouvais les voir toutes elles te plairaient. Elles sont plus belles que la vie mais en même temps elles lui ressemblent. Je voudrais... je voudrais... mais je suis dépassé... Alors, je les mets en réserve. Oui, c'est ça, c'est tout à fait ça. Je leur donne un nom, et quand je suis en paix avec elles je les caresse. Je dis : Jonathan voilà ton livre. Il est là, dans ton corps et un jour il va sortir. C'est comme ça que je vis...

L'arbre est toujours d'une immobilité surnaturelle.

- Mais le livre n'en finit pas de se taire, constate Jonathan avec mélancolie. Il est tapi comme une hostie dans un tabernacle, et moi... et moi..., qu'est-ce que je fais ?... Je cours les filles au lieu de m'occuper de mon livre ! C'est la seule chose qui m'aide à ne plus penser à tout ça. Ouais ! lance-t-il en direction de l'arbre d'un ton rancuneux, si tu étais une putain de vraie fille au lieu d'être un ange de merde, crois-moi ! Il y a longtemps que je t'aurais fait ton affaire !

Il boit ce qui reste de vin et jette la bouteille qui rebondit sans un bruit sur le sol inégal.

-Je suis venu... je suis venu..., hoquette-t-il.

Une bourrasque violente secoue l'arbre, et cette branche qui ressemble tant à un bras de femme se dresse une fois encore en direction de la mer.

- ET MAINTENANT ? hurle Jonathan.

TAGGAR ANGE DU DESIR

Drapé dans un manteau sombre
Taggar obéit à mon cri

Il apparaît

C'est un ange issu du tissu de l'ombre.
Un ange gai

C'est un verger noir où mûrissent
les étoiles du plaisir
mais
où jamais jamais ne s'accomplissent
tout à fait
les délices
dont je ne cesse de rêver

C'est une abyssale obscurité
où la beauté
s'électrise

Une attente pantelante
où le néant
s'irise

L'enfer bascule du côté du ciel

Le ciel oscille

Et voici que rutilé enfin le soleil

QUATRIEME RECIT : UN ANGE PASSE...

Ce matin-là le parking offrait à l'œil une perspective de rectangles aux contours blancs, avec ici et là une carrosserie immobilisée dans une case.

Le parking résonnait de chants d'oiseaux.

Mais deux portes transparentes s'écartent et Sara pénètre dans le ventre du mammoth en poussant un chariot. Aussitôt le bruit est là. Le fond sonore, dont nul ne se méfie, vous assaille. Les entrailles illuminées de rose vibrent d'échos cénesthésiques qui vous coiffent comme un chapeau à larges bords.

Un chapeau, ou un casque ?

Sous les cheveux ébouriffés, telles des coquilles de nacre, les oreilles de Sara se sont refermées.

Elle erre de travée en travée, poussant rêveusement son caddie aux roues agréablement caoutchoutées. Le fond sonore est aboli. Il ne trouble en rien cette promenade entre des haies rigides où luisent comme des fruits artificiels la verdure des boîtes de petits pois et le jaune translucide de l'huile. Sans efforts, Sara élève une main et saisit ici un paquet de riz, là un bocal de cornichons. Sans efforts Sara se charge de nourritures futures. Mais l'ennemi est tapi au plus secret de son être sans qu'elle en ait conscience. Il la ronge. Les assauts sonores se répercutent dans tout son corps, jusqu'au bout de ses doigts. En ce moment, tandis qu'elle s'empare d'un pot de moutarde, il y a sous ses ongles des particules de Bach synthétisé. Il y a dans le précieux mécanisme de son foie une lithiase de guitare électrique, et sans qu'elle le sache sous ses aisselles transpirantes crépitent absurdement des voix dénaturées, Café - farine - tapioca - cacao - poivre gris - bananes - yaourts. L'impératif secret fonctionne et le chariot se remplit. Mais le sel ? Où mettent-ils le sel ? Le sel est introuvable.

Une parole d'homme tombe du ciel et vous empêche de chercher le sel. Cette voix jaillit d'un haut-parleur niché à l'angle du plafond du supermarché. Elle imite les voix célestes, elle est là pour influencer votre âme. Sara jette un regard hostile du côté de ce rectangle gris où vibre un œil aveugle. Le pouvoir d'une voix toute nue, sans accompagnement corporel, est proprement terrifiant ! se dit-elle en se hâtant vers un nouveau rayon d'alimentation. Il faut à tout prix mettre quelque chose autour ! Elle décide que cette voix émane d'un obscur travailleur dissimulé derrière le mur. Comment en vouloir à cet homme ? Il la sollicite pour son bien, il lui propose du saumon fumé à prix cassé. Bon ! où est le sel ? Où mettent-ils le sel ? C'est la voix d'un petit bonhomme ventripotent. Un type idiot. Elle lui accorde trois dents en or et une chevalière en argent. Peut-on assassiner son imagination ? Le peut-on ? Mais voilà le sel ! Sara était sur le point de l'oublier. Elle exulte.

Le sel se présente proprement sur une étagère, à bonne hauteur des yeux. On a le choix entre des outres transparentes gonflées de fins cristaux et des cylindres de carton bleu vif pourvus de bec verseur. Sara hésite. La voix plane au-dessus d'elle, vidée de la substance des mots, comme un bourdonnement inoffensif. Une outre transparente échoue dans le caddie sans qu'on puisse entendre le choc de cette chute, Et tout à coup la voix n'est plus. La voici brutalement submergée par les effets meurtriers d'un piano.

Un bataillon de sorcières griffues vient d'ouvrir en grand les portes de la

méchanceté. Sur les touches d'ivoire d'un instrument imaginaire le choc des ongles durs saccage méthodiquement la mélancolie d'une mélodie vaguement familière. L'authentique douceur ne suit plus le rythme initial, la voici pervertie à jamais... Les notes se succèdent débitées par l'horlogerie de Satan. Comment supporter un tel supplice ?

Sara a porté ses mains à ses oreilles pour les protéger. Elle avance vers la caisse en poussant son caddie avec son ventre.

Les deux portes transparentes s'écartent par magie et Sara jaillit hors du ventre du mammoth. Sauvée !

Le parking résonne toujours de chants d'oiseaux... Mais un à un les oiseaux se taisent. Le silence est alors sublime.

Entre deux carrosseries immobiles quelqu'un vient. On n'entend ni le frôlement de ses pieds nus sur le ciment gris, ni le bruissement de son manteau de plumes blanches. Est-ce un homme ? Est-ce une femme ? Sara s'élançait vers lui, oubliant son chariot.

Le personnage met un doigt sur ses lèvres et puis il s'efface...